55e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 29 21 JUILLET 1938

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'abbé Henri Breuil, membre de l'Institut. — Son passé, ses travaux. — II. Les qualités d'un bon anthropologiste préhistorien. — Les difficultés du métier. — III. Les conclusions actuelles de ses travaux de quarante ans. — Les cinq âges de la préhistoire. — IV. Un autre exemple de prêtre savant : l'abbé Hubert Bourdot. — Ses travaux sur les Hyménomycètes de France. — Sa célébrité mondiale. — V. Le concept de *race*. — Existe-t-il une race pure ? Une race supérieure ? — Les illusions du gobinisme. — VI. Sévères récriminations d'un archevêque autrichien contre les critiques adressées à l'épiscopat d'Autriche. — VII. Les traits dominants de l'Angleterre, selon Hilaire Belloc. — VIII. Lord Halifax.

I

M. l'abbé Henri Breuil vient d'être élu (13 mai) membre de l'Académie des Inscriptions. Pour le faire entrer à l'Institut, il a fallu assouplir les textes : sa spécialité ne rentrait dans aucune catégorie connue dans les règlements des Académies qui composent le grand Aréopage. La préhistoire est en effet une discipline d'institution relativement récente, et M. l'abbé Breuil aura été l'un de ses promoteurs les plus féconds et les plus heureux.

A l'occasion de son élection, M. Christophe Gaudefroy a publié dans les *Etudes* du 20 juin une brève notice. Nous nous en voudrions, dans cette Revue destinée au clergé, de ne pas saisir l'occasion de mettre à l'honneur un homme qui honore grandement le clergé français.

Rappelons d'abord sommairement son *curriculum vitæ*.

Henri Breuil naquit, le 28 février 1877, à Mortain, dans la Manche, d'une famille de magistrats picards. Il a donc aujourd'hui 61 ans et quelques mois. Il fut l'élève des Maristes, au collège de Senlis. En 1895, il entrait au séminaire de Saint-Sulpice. Il y avait alors à Issy, parmi les directeurs du Séminaire, un homme qui comprenait l'extrême importance de l'étude des sciences dans le clergé. Il savait que « les absents ont toujours tort », et que le jour où le clergé serait absent d'un domaine quelconque de la science, il se produirait dans ce secteur une attaque brusquée et massive contre la foi chrétienne. Le fait peut paraître étrange ; mais l'histoire est là pour attester qu'il s'est toujours produit. Il y a comme une conspiration secrète et constante contre le dogme catholique ; il faut donc être partout présent, pour le défendre.

Le sulpicien qui nous fait dire cela se nommait l'abbé Guibert, ou, pour parler selon l'usage sulpicien, M. Guibert. Ce maître avait 20 ans de plus que l'abbé Breuil. Il enseigna les sciences à St-Sulpice de 1887 à 1897. C'est alors qu'il publia ses petits traités d'histoire naturelle et la première édition du livre qui l'a fait connaître davantage : *Les Origines*.

Ce fut lui qui discerna les aptitudes remarquables de son jeune élève, Henri Breuil, pour les sciences naturelles. Il le dirigea d'abord vers l'entomologie. Mais dès 1896 il eut la pensée particulièrement heureuse de l'orienter, ainsi que son condisciple, Jean Bouyssonie, le plus jeune des deux frères de ce nom, vers la préhistoire.

Henri Breuil et Jean Brouyssonie firent, dans cette science alors très nouvelle, de rapides progrès. Après le grand séminaire, les deux amis se retrouvèrent à l'Institut catholique de Paris. Dans l'intervalle, M. Guibert était devenu supérieur des Carmes, situation qu'il occupa de 1897 à 1912. Il fut donc en mesure d'encourager de près les efforts de ses deux disciples. Mgr Deramécourt, évêque de Soissons, avait conféré l'ordination sacerdotale à son diocésain, Henri Breuil, le 21 décembre 1900 ; mais il avait compris que sa vocation scientifique était de celles qui s'imposent et qu'il ne faut pas troubler. Dès 1897, Henri Breuil s'était mis en rapport avec les principaux maîtres français de sa spécialité : d'Ault-Dumesnil l'avait initié à l'étude des alluvions quaternaires, ceux où se retrouvent les vestiges humains. Et il l'avait mis en relations avec Piette et Capitan. Piette lui révélait la civilisation et l'art de l'âge du renne, et Capitan lui enseignait l'emploi de la méthode morphologique dans l'étude des outillages de pierre, caractéristiques des premiers âges de l'humanité.

Mais ce n'étaient là que des préliminaires. Il s'agissait de travailler sur place. Que l'on ne croie pas que c'est toujours un amusement. Comme le dit très bien M. Gaudefroy : « Les aviateurs comptent leurs heures de vol ; c'est par mois ou plutôt par années que l'explorateur souterrain compte le temps passé ainsi à l'étroit, au froid, à l'humidité, dans les courants d'air, dans un isolement nocturne : environ 700 jours pour étudier soixante-treize cavernes. »

Henri Breuil fit ses premières armes avec Capitan et Peyrony, en 1901, dans les magnifiques grottes ornées des Combarelles et de Font-de-Gaume (Dordogne). Le fruit de ses explorations fut la publication, en 1902, en collaboration avec le Dr Capitan, d'une étude intitulée : *Fi-*

gures peintes à l'époque paléolithique sur les parois de la grotte de Font-de-Gaume.

Le jeune préhistorien était déjà assez connu pour que Cartailhac l'invitât, en 1902, à venir explorer avec lui Marsoulas et reprendre l'examen des peintures d'Altamira, en Espagne. Les années suivantes, ce furent de continuelles découvertes dans les cavernes des Eyzies (Dordogne) et dans celles des Pyrénées. Henri Breuil est classé parmi les maîtres de sa branche. Le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts subventionne ses recherches et ses travaux. Sa collaboration est recherchée par les Revues spéciales de préhistoire et d'anthropologie. Il publie un *Rapport sur les fouilles dans la grotte du Mas d'Azil*, puis les *Fouilles dans la grotte du Mas d'Azil* (1904) ; *l'Art à ses débuts* (1906) ; *La Caverne d'Altamira à Santillane* (1906).

En 1906, l'Université de Fribourg (Suisse) lui confie une chaire, en qualité de *privat-docent*, correspondant à notre titre de maître de conférences. Il y reste jusqu'en 1910. Mais à cette époque le prince de Monaco fonde à Paris l'*Institut de paléontologie humaine*, qu'il installe avec magnificence. Il veut aussi lui donner des professeurs hors de pair. Parmi eux, on distingue deux prêtres, l'abbé Breuil d'une part, l'abbé Obermaier, de l'Université de Vienne, d'autre part. Pour l'abbé Breuil, du reste, il s'agissait moins de faire un cours régulier que d'avoir un titre et des ressources pour continuer les recherches qui le passionnaient toujours davantage et pour en livrer ensuite le résultat, soit dans des conférences à l'Institut de paléontologie, soit dans des articles de revues, soit enfin dans des livres proprement dits.

Il put alors élargir considérablement le champ de ses investigations. On l'a vu tour à tour en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Bohême, en Pologne, en Roumanie.

Il s'appliquait surtout, alors, à l'étude de l'industrie préhistorique, c'est-à-dire, en somme, du mobilier et de l'outillage de nos lointains ancêtres : silex taillés, os en bois de renne travaillés, objets de bronze ou de fer, pour les époques plus récentes. Ce fut lui qui défendit avec le plus de ténacité l'existence d'une importante industrie aurignacienne, qui se situe entre le moustérien et le solutréen. La bataille fut chaude. C'était vers 1908, à la belle époque de l'anticléricalisme. Des adversaires de l'abbé Breuil, qui écrivaient dans la revue *L'Homme*, recoururent contre ses idées à des procédés de polémique désobligeants. Il leur répondit avec fierté, en rabrouant « l'homme mal élevé » qui offensait à la fois les règles de la courtoisie et celles de la science. Sur le fond du débat, sa victoire fut éclatante. La classification du paléolithique qu'il soutenait fut admise par tout le monde, et depuis ce temps l'aurignacien est regardé comme antérieur au solutréen. « Je ne provoque jamais, disait-il à cette occasion, mais je ne crains pas la lutte. » Dans les questions de fait, il ne cède jamais.

Et puisque nous sommes sur ce sujet, rappelons sa position dans la discussion relative à Glozel. On sait que Salomon Reinach s'était montré favorable à ce gisement, que le comte Bégouen combattait avec véhémence. Il y eut, en 1927, un congrès d'anthropologie à Amsterdam, au cours duquel le problème de Glozel fut discuté longuement. L'abbé Breuil était présent, mais il se taisait. Soudain l'un des membres du bureau demanda : « L'abbé Breuil n'a-t-il rien à dire au sujet de l'authenticité du gisement ? » Il se leva et dit avec force, en accompagnant sa phrase d'un geste coupant : « Tout est faux ! » Puis il se rassit.

L'abbé Breuil est presque toujours aussi catégorique : ou il ne dit rien, ou il tranche avec décision. Une fois, le célèbre jésuite Teilhard de Chardin, revenant de Chine, lui montrait un petit bois de cerf. Henri Breuil l'examine, puis il prononce : « Il a été coupé et brûlé intentionnellement. »

— « Mais savez-vous d'où il vient ? demande alors le P. Teilhard tout ému. Il est de Chou Kou Tien » (le plus ancien gisement de fossiles humains).

— « Eh bien ! répliqua Henri Breuil, je ne retire rien de ce que j'ai dit. » Et dans la suite, on découvrit dans ce gisement tout un outillage de pierre et d'os, d'indéniables traces de feu, et en très grande abondance.

Cela avait pour résultat de repousser très loin dans le passé l'industrie humaine. Nous dirons quelque chose, dans un instant, de la chronologie que l'abbé Breuil croit pouvoir admettre. Mais auparavant, analysons les conditions de son travail, qui, après avoir porté sur l'industrie et la technique préhistoriques en général, se restreignit ensuite sur l'art et les diverses écoles artistiques de l'âge de pierre, puis sur la stratigraphie du quaternaire.

II

La spéléologie est loin d'être une occupation de tout repos. On croit volontiers dans le grand public que les cavernes ou grottes, dans lesquelles les préhistoriens découvrent les vestiges de l'art ancien, étaient des lieux d'habitation. Les savants qui eurent à les explorer et ont constaté leur difficulté d'accès, leur incommodité, leur caractère mystérieux, en sont venus au contraire à la certitude qu'elles étaient surtout des lieux d'assemblée sacrés et secrets, recherchés précisément en raison de leur quasi inaccessibilité.

Dans ces conditions, on conçoit que le travail de nos préhistoriens soit le plus souvent très dur. A Altamira, par exemple, il a fallu des semaines pour copier les peintures d'un plafond bas et, pour y parvenir, le dessinateur était couché sur le dos et ne pouvait s'éclairer que d'une faible bougie. Aux Combarelles, l'abbé Breuil se trouva souvent obligé de ramper dans des conditions très pénibles. Dans la caverne des Trois-Frères (ainsi nommée parce qu'elle fut découverte par le comte Begouen et ses trois fils), dans l'Ariège, on est obligé de faire un long trajet sous terre, dont une cinquantaine de mètres en rampant sur le ventre, dans un boyau tortueux. Alors seulement on arrive au « sanctuaire » et l'on se trouve en face d'une paroi rocheuse couverte d'innombrables dessins représentant des animaux. Puis

à l'extrémité de cette longue salle, on trouve, au hasard d'une gymnastique périlleuse, et presque cachée (peut-être avec intention), mais dominant et comme surveillant cette assemblée ou ce cercle magique, la peinture, — la seule figure peinte de la salle, — représentant un sorcier masqué et orné de cornes splendides. Non loin de là, au Tuc d'Audoubert (grotte découverte, comme la précédente, par les fils du comte Bégouen), à Montesquieu-Avantès, on rencontre, dans une salle bien dégagée, un bison d'argile, de dimensions réduites, parfaitement modelé, installé au beau milieu de la salle, et portant le dessin d'une flèche qui le transperce.

Evidemment, de telles découvertes paient le chercheur d'un long effort. Il a parfois de rares émotions, l'abbé Breuil le reconnaît lui-même. Il écrivait par exemple : « Je viens de passer plusieurs jours dans la grotte du Portel, pour y relever des fresques et des gravures. J'y ai découvert une nouvelle galerie. Après tant de siècles passés, vous comprendrez mon émotion d'être le premier homme moderne à fouler les pas du dernier magdalénien qui y est entré. » Cela se passait quelques années avant la guerre. Il avait dû, là aussi, faire le sport désagréable du rampement sur le ventre, et il y avait dessiné dans une position particulièrement inconfortable.

Voilà pour le côté matériel du travail. Mais il exige autre chose encore que de la persévérance, de la gymnastique, de la souplesse corporelle, de la ténacité dans la poursuite du but. Il y faut des qualités naturelles irremplaçables.

Et d'abord, une acuité de vue exceptionnelle. Les yeux peuvent être très inégaux, et c'est le cas chez l'abbé Breuil, mais il faut en avoir au moins un d'une activité exploratrice extraordinaire. Dans un domaine comme celui-là, les curieux sont légion, mais les bons observateurs sont rares. Il y a un coup d'œil que rien ne supplée. M. Gaudefroy cite un exemple qui éclaire ce que l'on vient de dire :

« Des multitudes de touristes, écrit-il, visitent les dolmens du Morbihan. Ils peuvent y constater des cupules et quelques gros traits gravés sur la pierre. On les retrouve d'ailleurs dans la plupart des reproductions vulgarisées. Ils paraissent avoir été faits au hasard. Voyez maintenant les dessins qu'en présente l'abbé Breuil. Les lignes y sont si nombreuses et si enchevêtrées qu'il lui faut une journée entière pour les reproduire. Personne n'avait su les voir. Il a d'abord recherché les traits un à un, en utilisant l'éclairage tangentiel, et les a soulignés à la craie. Regardez maintenant ce dessin embrouillé avec quelque patience. Tiens, voici un motif qui se retrouve ici et là, et là encore. A vrai dire, ces motifs sont formés d'un ensemble de traits et de ronds bien peu intelligible encore : ce ne sont pas des représentations d'animaux comparables à ceux des cavernes de l'époque du renne, mais ils sont nettement caractérisés. On dirait plutôt un dessin conventionnel et schématique. Les mêmes motifs se retrouvent dix fois, vingt fois, sur la même pierre ; ils sont superposés les uns aux autres avec l'indépendance ou la fantaisie la plus grande. On dirait que dix ou vingt dessinateurs successifs se sont servis de la même pierre sans s'intéresser à ce que leurs prédécesseurs y avaient mis, comme dans un palimpseste. Et c'est bien la première conclusion à en tirer : des générations se sont succédé dans le culte de ce monument et y ont répété des signes chargés des mêmes symboles. Un même style les apparente ; et les variantes dans les formes et la profondeur des traits sont également caractéristiques. Malgré son obscurité foncière, l'énigme est déjà plus humaine. »

Mais, direz-vous, n'entre-t-il pas une part d'illusion visuelle ou d'imagination créatrice dans la reproduction de documents aussi embrouillés et aussi peu visibles ? — Ne le croyez pas. La rigueur la plus scientifique préside à de tels travaux. Rien n'y est laissé au hasard. Et puis le document original est là, on peut le consulter, on peut vérifier. On peut, en outre, étudier dans nos meilleurs musées de paléontologie, à Saint-Germain-en-Laye, au Trocadéro, à l'Institut de paléontologie humaine de Paris, les gravures sur os, représentant par exemple des mammouths ou des rennes à la course ou au pâturage, afin de comparer les objets avec les illustrations qui sont désormais à la portée des amateurs. Après un premier jugement défavorable peut-être au dessinateur, vous vous rendrez compte que le trait que vous n'aviez pas aperçu de prime abord se trouve bien dans l'original. Le dessinateur avait donc un œil plus pénétrant que le vôtre ; il a su regarder de plus près, plus longuement, il a su éclairer l'objet de façon plus heureuse.

Voilà donc un premier talent qu'il faut avoir : *la vue*, la puissance et la science de l'observation exacte et complète.

Et en voici un second : *la main*, l'habileté et la précision dans l'art de dessiner et de reproduire ce qui a été vu. « Les nombreuses planches, grand in-4°, de *La Caverne d'Altamira*, celles de *Font-de-Gaume*, de la *Région cantabrique*, etc., montrent un résultat qui n'aurait pas pu être obtenu par la collaboration de deux personnages différents, l'un seulement naturaliste, l'autre dessinateur. »

Mais ce n'est pas tout. Après avoir vu, après avoir dessiné, il faut comprendre, il faut interpréter.

Ici, l'abbé Breuil a une méthode rationnelle, qu'on peut appeler *la méthode comparative*. Il établit une série des dessins des mêmes objets ou des mêmes espèces, qui ont été faits à des époques successives. Et il arrive à ce résultat que confirme l'histoire de l'art à des époques beaucoup plus récentes : l'évolution se produit dans le sens d'une stylisation de plus en plus abrégée. En d'autres termes, les dessins sont plus précis et plus exacts, quand ils sont plus anciens. Ils dégénèrent, après l'époque du renne, au point de devenir à peu près méconnaissables à qui les considère séparément. C'est comme l'écriture, qui fut sans doute d'abord un dessin, puis une simplification de ce dessin, enfin un caractère purement conventionnel.

Prenons un exemple entre mille : un simple zig-zag devient l'équivalent d'une rangée d'hommes assis. Et maintenant si l'on revient à l'examen des dolmens, on s'aperçoit que le motif principal, indéfiniment répété, est celui de la tête ou du corps humain. De la sorte, on peut dire que les traits informes, superposés en tout sens, et que l'on ne comprenait pas, sont simplement des personnages humains ou des idoles.

Enfin, dernier stade du travail du préhistorien : il a vu, il a dessiné, il a interprété et compris. Il lui reste *à publier* le résultat de ses études, à soumettre ses découvertes au jugement de ses pairs, à les porter à la connaissance du grand public, de façon à enrichir le savoir commun de l'humanité sur son passé le plus lointain, sur son histoire la plus primitive et la moins connue.

L'abbé Breuil n'a pas manqué à ce devoir. Nous avons donné les titres de plusieurs de ses études. Depuis 1910, elles sont publiées aux frais de l'Institut de paléontologie humaine (I. P. H.), en des in-folios de toute beauté, illustrés de photographies, dessins, planches en couleur. Toutes ces illustrations reproduisent les relevés de l'abbé Breuil. Le texte explicatif lui est dû aussi, en grande partie. On compte de la sorte une dizaine de monographies, à quoi il faut ajouter environ 300 articles remarquables de clarté et de précision scientifiques, souvent illlustrés, dont plusieurs en espagnol et en anglais.

On comprend que les savants aient rendu hommage à une telle activité et que les Universités étrangères de Cambridge, Oxford, Edimbourg aient tenu à conférer à l'abbé Breuil le grade de Docteur *honoris causa*, tandis que vingt-cinq sociétés savantes l'ont élu membre correspondant ou membre honoraire.

III

Et maintenant, quel est, en gros, le résultat de ces quarante ans d'études préhistoriques, allant de 1897 à 1938 ?

Ce résultat est encore bien peu connu du public. Il semble devoir dérouter pas mal de catholiques, peu au courant du mouvement de la science dans ce domaine particulier. Il fut un temps où l'on se scandalisait presque à la pensée d'être obligé d'attribuer à l'homme une antiquité *relativement* haute. Nous avions pourtant un beau mot de S. Pierre, dans sa 2e épître (III, 8) : « Pour Dieu, mille ans sont comme un jour ! » Dans l'infini ou plutôt l'indéfini de la durée, qu'est-ce que cent ou deux cents ou des centaines de siècles ? Mais l'abbé Breuil va encore plus loin :

« Il se vit, écrit M. Gaudefroy, dans la nécessité d'admettre que l'homme a connu, non pas une période glaciaire, mais trois principales au moins, lesquelles se subdivisent en onze ou douze glaciations distinctes. Il est assez curieux de les voir concorder avec les calculs de certains astronomes. *Il s'est passé plusieurs centaines de millénaires* depuis lors (c'est nous qui soulignons). C'est à la radioactivité et à l'astronomie qu'il revient d'épeler ces chiffres. »

Il y a donc eu vers la civilisation une ascension de l'humanité d'une extraordinaire lenteur. Ceux que nous appelons *les premiers hommes* sont loin d'être les hommes primitifs. Ces hommes-là en effet utilisent déjà une industrie de pierre compliquée, ils connaissent *le feu*, ils chassent le gros gibier.

L'abbé Breuil estime qu'il y a eu, auparavant, une période très longue, durant laquelle l'homme ne possédait pas encore les moyens de lutter contre les animaux plus puissants que lui. Il ne vivait que de la *cueillette*, comme le fait penser sa dentition qui n'est pas celle d'un carnivore. Et cela fait un *premier âge*.

Le second fut *l'âge de la chasse*, qui suppose, comme le précédent, des migrations, une existence nomade, sans demeure fixe. L'homme ne pratique pas encore la domestication des animaux d'une part, la culture des plantes d'autre part.

Ces deux âges sont contemporains des diverses glaciations. Ce n'est que peu avant la dernière glaciation que l'homme nous a laissé, dans les cavernes où il tenait ses assemblées d'initiation, des documents qui nous renseignent sur sa vie et ses mœurs :

« Ses dessins nous montrent des animaux percés de flèches symboliques faisant penser à l'envoûtement ; d'autres scènes font penser à la magie de la reproduction ; des figures humaines, affublées de masques animaux ou grotesques, évoquent les cérémonies de danses ou d'initiation des peuples actuels. Les roches peintes d'Espagne orientale nous permettent de suivre les indigènes d'alors à la chasse, parfois à la guerre, à la cueillette du miel, à la danse, et jusque dans la vie familiale. Nous y trouvons de précieuses informations sur la coupe de la robe des femmes, la forme des arcs et des flèches, voire des carquois et des paniers. Le commerce existait déjà à l'époque du renne, portant à de longues distances les coquilles marines et les matières premières utilisées pour faire des outils. »

Mais voici que les périodes glaciaires sont terminées. Les conditions climatiques de notre Occident sont très adoucies. L'humanité fait donc un pas en avant. A *l'âge de la cueillette*, à *l'âge de la chasse*, succède *l'âge des troupeaux*. Après les peuples chasseurs, les *peuples pasteurs*. D'autres vont les suivre de près : les *peuples agriculteurs*. Le mode de vie est radicalement changé : les hommes deviennent sédentaires, ils sont fixés au sol par la culture du sol ; ils doivent défendre leurs foyers et leurs récoltes, ils habitent des villages fortifiés ou des cités lacustres. L'outillage également se modifie considérablement.

L'âge de la cueillette et l'âge de la chasse constituent ce qu'on nomme l'époque *paléolithique*, ou l'âge ancien de la pierre. Avec l'ère pastorale et l'ère agricole s'ouvre l'âge nouveau de la pierre, c'est-à-dire l'époque *néolithique*. Du moment que l'on possède désormais un foyer, on veut l'orner, lui donner des commodités : un mobilier apparaît ; *l'art de la céramique* prend naissance et se développe rapidement ; le polissage des haches devient usuel. Par ailleurs, le clan s'organise puissamment sur une base religieuse. Des pierres énormes, dolmens, menhirs, sont dressées, et ce travail exige le concours discipliné de milliers d'hommes agissant ensemble : ce sont les premières cathédrales. Elles supposent, comme celles du Moyen-Age, un concert, une idée commune. Cette idée est une conviction sainte, une religion. Les ensembles étudiés par nos préhistoriens ne peuvent avoir été que des édifices cultuels. Il y faut joindre les lieux de sépulture ou ossuaires. Sur les parois des cryptes, nous retrouvons des sculptures hiératiques où l'art naturaliste ne tient plus aucune place et où le symbole est tout. Bientôt ces symboles

eux-mêmes se simplifient tellement qu'on ne peut plus les comprendre qu'en utilisant la méthode définie plus haut : *la comparaison en série.* Ils sont tout prêts à fournir *l'écriture*, qui, répétons-le, ne fut, en son premier état, qu'une peinture ou un dessin stylisé.

Avec l'invention de l'écriture, nous entrons dans le cinquième âge, selon la chronologie de l'abbé Breuil [1].

Telle est donc la carrière de l'homme primitif. Il a traversé lentement cinq longues étapes. Naturellement, l'abbé Breuil n'a pas été seul à accomplir l'immense tâche de classement et d'interprétation que suppose cette chronologie aux grandes lignes. Beaucoup de savants du monde entier collaborent à la même œuvre. Pour ne nommer que ceux qui appartiennent au clergé de France, nous signalerons le R. P. Teilhard de Chardin, si connu par les découvertes sensationnelles du gisement de Chou-Kou-Tien, en Chine, qui nous ont livré les plus anciens restes humains actuellement classés, à savoir, au moins vingt-cinq individus d'un type humain si différent de l'homme actuel qu'il a fallu lui donner un nom : *Sinanthropus Pekinensis.* C'est un être au crâne allongé et aplati, aux orbites très grandes sous la visière saillante, avec une forte avancée du maxillaire supérieur, un peu en forme de museau, le menton étant absent et la mâchoire massive. Cette mâchoire ressemble nettement à celle du chimpanzé et pourtant les dents, faites pour manger des fruits, sont nettement hominiennes. Par ailleurs l'ensemble du crâne est sûrement humain.

Avec le P. Teilhard de Chardin, nommons encore l'abbé J. Bouyssonie, l'inventeur de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, dont on connaît actuellement une cinquantaine de squelettes, et que l'on a surnommé *l'homme de Néanderthal.* Cet homme-là n'est pas aussi ancien que le sinanthrope. Entre les deux, se trouve *l'homme de Heidelberg*, dont il ne reste qu'une mâchoire. Mais il est également éloigné de l'homme actuel, par l'absence presque complète du front et l'aplatissement de la boîte cérébrale. Les orbites, très écartées, sont de la moitié plus grandes que dans l'homme actuel. Elles sont arrondies et surmontées d'une arcade sourcilière très proéminente. Le nez est large, comme chez les nègres d'aujourd'hui ; le menton, rudimentaire, fait tout de même son apparition. La dentition est puissante, mais non carnivore, nettement humaine.

La part prise par des membres du clergé à l'étude de ces races si lointaines est telle qu'on a pu dire que c'était « une science ecclésiastique ».

C'est sans doute grâce à cela que les aspects spirituels ont été mis en si belle lumière dès le principe. Les savants sont unanimes à reconnaître ces aspects, et nous en donnerons comme preuve ce qu'écrit M. Georges Goury, résumant pour le *Grand Memento Encyclopédique Larousse*, qui vient de paraître, ce que l'on sait des origines de l'homme :

« Ce que la préhistoire nous apprend,... c'est que dès que nous nous trouvons en présence de l'être que nous pouvons appeler *l'homme*, nous le trouvons en possession de l'intelligence ; on peut même dire que cette intelligence fut le facteur qui réalisa la pleine évolution de l'homme. Et, phénomène digne de remarque, cette intelligence, dès qu'il est possible de la saisir, est *une* dans l'éloignement des temps ; quelle que soit la capacité de son cerveau, l'homme la possède en puissance, telle aux époques les plus reculées qu'il peut s'en enorgueillir aujourd'hui.

L'industrie du Sinanthropus est certes très primitive d'aspect,... (mais) cet homme, dont la constitution physique ne paraît pas encore très éloignée de celle des autres primates, est l'auteur de manifestations d'activité psychique remarquables par leur ampleur : il connaît le feu et sait l'utiliser, il possède une série d'instruments pour les divers besoins de la vie.

Bien plus, cette intelligence nous apparaît dominée déjà par des idées spiritualistes ; ce n'est plus l'instinct de l'animal en état de développement. L'homme de Néanderthal a le culte des morts, qu'il ensevelit avec des soins touchants ; il a déjà la conception d'une vie de l'au-delà ; à la Chapelle-aux-Saints, l'inhumé est muni d'un quartier de bovidé comme provision de route ; au Moustier, le défunt emporte dans la vie future un magnifique instrument amygdaloïde. Déjà, à ces âges reculés, l'intelligence humaine apparaît susceptible d'atteindre, sous l'influence du milieu, au plus parfait développement, *jusqu'au génie* (c'est nous qui soulignons). Les fresques dont l'homme de Cro-Magnon (regardé comme l'ancêtre direct de l'homme d'aujourd'hui) a empli certaines grottes nous frappent d'admiration : les peintres des cavernes paléolithiques *égalent en réalisme les meilleurs artistes animaliers de notre temps. Il semble donc que nous assistions à une évolution de la matière, mais nulle part à celle de l'esprit.* »

C'est nous encore qui avons souligné ces dernières lignes. Nul n'en méconnaîtra l'importance. Et nous pouvons dire que l'influence de prêtres savants dans l'orientation des recherches se fait sentir dans ces conclusions qui sont communes aujourd'hui à la plupart des préhistoriens.

Terminons cette étude par le portrait de l'abbé Breuil, dessiné par son émule et ami l'abbé Bouyssonie :

« Au physique, l'abbé Breuil est de taille moyenne et, jusque vers l'âge de trente ans, paraissait maigre et débile. Il a une tête qu'on n'oublie pas : un crâne allongé, la figure coupante, tout à fait un type de la race méditerranéenne transplanté en Picardie, brun, les yeux noirs, perçants, comme toujours à l'affût, les sourcils arqués, le front chauve. Nerveux, la réaction chez lui est immédiate, l'allure vive. Au moral, cœur chaud, sentiment religieux intense, intelligence d'une activité prodigieuse, mémoire excellente, volonté de fer, procédant par élans indéfiniment renouvelés. Sa curiosité est plus profonde que large, mais ne néglige rien de ce qui se rattache à ses études d'ethnographie préhistorique... Sa puissance de travail est extrême. Au service d'une étonnante imagination visuelle, il a une main très prompte et très habile à dessiner. »

Bref, on peut le classer au tout premier rang parmi les préhistoriens du monde entier.

[1] En note dans l'article que nous résumons : « Citations de *la Préhistoire*, leçon d'ouverture (de l'abbé Beuil) de la chaire de préhistoire au Collège de France (Extrait de la *Revue des Cours et Conférences*, 1929), et de *Quarante ans de préhistoire* (Bulletin de la Société préhistorique française, n° 1, 1937). — Voir aussi l'article *Homme*, dans le *Dictionnaire apologétique ;* la *Chronique paléontologique humaine (Revue pratique d'Apologétique*, 1910) ; etc. »

IV

Puisque nous sommes sur le chapitre des membres du clergé qui ont fait avancer quelque branche des sciences profanes, nous nous en voudrions de ne pas revenir avec quelque détail sur un humble curé de campagne que nous n'avons fait que nommer naguère, ici-même, M. l'abbé Hubert Bourdot, du diocèse de Moulins, un célèbre mycologue.

Sa carrière fut d'une simplicité remarquable : le Grand Séminaire, à 18 ans ; le professorat, de 23 à 37 ans ; le ministère paroissial, de 37 à 76 ans, toujours dans le même poste.

Il était né en 1861, à Imphy (Nièvre), où son père était gendarme. En prenant sa retraite, celui ci devint concierge et jardinier de l'évêché à Moulins, et son fils entra à la maîtrise de la cathédrale. Ce ne fut sans doute point par hasard qu'on lui donna, en rhétorique, en guise de prix, un ouvrage traitant des travaux de Jussieu, le grand naturaliste. Toujours est-il que le jeune Hubert Bourdot se prit de passion pour l'histoire naturelle et commença à s'exercer à la classification des plantes par l'examen de celles que son père cultivait. Le P. Passant, mariste, professeur au Grand Séminaire, remarqua ce signe de vocation scientifique ; il l'invita à herboriser avec lui, et lui fit connaître des ouvages de botanique. Au Grand Séminaire, l'abbé Bourdot fut un fervent des grandes promenades. Il arborait déjà la boîte spéciale des botanistes et il fondait une sorte de cercle scientifique parmi ses confrères.

« Quand il égrenait ses souvenirs, » dit la charmante notice de son disciple, M. l'abbé Denis, à laquelle nous empruntons ces détails, « il était intarissable sur cette époque où son esprit s'était vraiment ouvert aux sciences : la physique, la chimie, aussi bien que les sciences naturelles. »

Mais c'est surtout la botanique qui l'attire. Quand il devient, à 23 ans, professeur à l'Externat Saint-Michel, à Moulins, il y consacre tout le temps que lui laisse la préparation, toujours soignée et consciencieuse, de sa classe de Quatrième. Celui qui écrit ces lignes l'a intimement connu, à cette époque. Il a rarement rencontré un esprit plus vigoureux, plus positif, moins disposé à se contenter des lieux communs de la science, plus ouvert aux investigations où la puissance inductive vient en aide à l'observation la plus aiguë et la plus exacte. L'abbé Bourdot avait horreur des théories toutes faites, et excellait à vider, d'un coup d'épingle bien appliqué, les baudruches des doctrines reçues. Il ne pouvait se payer de mots : c'était pour lui une viande creuse.

Il parlait peu. Volontiers il laissait courir la conversation sur un sujet adroitement choisi par lui, en attendant paisiblement le moment de placer son mot. Puis, quand il desserrait les dents, en posant la pipe qui ne quittait guère ses lèvres, il lui suffisait d'une question, d'une remarque, d'une critique incisive pour laisser le discoureur étonné, dérouté, rêveur, et lui faire voir que tout ce qu'il avait dit pouvait bien être à côté du problème.

Mais s'il pouvait ainsi, d'une seule phrase, ouvrir des horizons tout nouveaux, c'est que lui-même était, pour ainsi dire, continuellement en méditation devant le réel. Et la vérité scientifique lui apparaissait au sein d'une multitude de petits faits patiemment rangés dans son esprit.

Pourtant, le travail de synthèse ne le prenait qu'à la suite de longs travaux d'analyse.

Avant lui, la Flore de l'Allier avait été dressée, en 1866, par un excellent professeur au lycée impérial de Moulins, M. Migout. Quand l'abbé Bourdot publia son premier article dans la *Revue scientifique du Bourbonnais*, en juin 1888, il signalait 56 espèces nouvelles.

Mais, comme tous les esprits vigoureux, il comprenait alors qu'il ne pouvait creuser en profondeur qu'en restreignant le champ de son étude. Il avait constitué, soit par lui-même, soit par voie d'échange, un magnifique herbier. Il passa autour de 1890 à la mycologie. Dans ce domaine, la liste publiée par M. Pérard, en 1869, ne contenait que 113 espèces ; l'abbé Bourdot eut vite fait d'élever ce chiffre d'abord à 500, vers 1894, puis à mille, vers 1898.

A ce moment, il quitte Moulins, dont il a exploré en tout sens tous les environs, et il devient curé de la petite paroisse de Saint-Priest-en-Murat, près de Montmarault (Allier). Chose bien gênante pour un chercheur, il est déjà perclus de rhumatismes. Mais il rencontre des collaborateurs précieux, notamment, à partir de 1903, M. Galzin, alors vétérinaire au 4e Chasseurs à Epinal, plus tard retraité dans l'Aveyron. Cet officier était un chercheur infatigable. En se promenant dans une forêt, il avait le don d'apercevoir sur une branche élevée d'un arbre une moisissure inconnue. Grimper à l'arbre, découper la moisissure, qui n'était autre qu'un champignon d'écorce, la ranger jalousement dans sa collection, était pour lui la joie des joies. Quand sa récolte était suffisante, il en faisait un colis qu'il adressait au curé de Saint-Priest. L'abbé Bourdot se mettait aussitôt à l'œuvre, à l'aide du microscope, et déterminait les espèces envoyées par son correspondant. A quoi aboutissait ce travail ? C'est l'abbé Bourdot lui-même qui va nous le dire :

« Il [M. Galzin] étudiait déjà depuis plusieurs années les champignons des Vosges, et, comme tant d'autres mycologues, il se heurtait à des difficultés insurmontables quand il s'agissait de déterminer les champignons lignicoles. J'étais moi-même aux prises avec les mêmes difficultés : les espèces se montraient en nature bien plus nombreuses que dans les livres, où elles étaient souvent trop sommairement décrites, sans renseignements micrographiques sur lesquels on pût compter. Heureusement, les *Fungi Hungarici et Polonici* de M. Bresadola venaient de paraître, inaugurant une voie nouvelle. Nous tombâmes d'accord qu'il fallait, de part et d'autre, des récoltes abondantes, pour trouver dans ces publications des points de repère nombreux. »

Qui était donc cet initiateur, dont M. Bourdot vante les travaux, si précieux pour lui ? C'était aussi un curé de campagne. L'abbé Bresadola habitait le Tyrol autrichien. Il avait fait, lui aussi, de grands travaux de mycologie. L'abbé Bourdot entra en rapports avec lui ; ils se lièrent, sans s'être jamais vus, d'une amitié véritable, dont le double lien était la fraternité du sacerdoce

et celle... des champignons ! Cette amitié se traduisit par l'introduction, dans la classification des espèces nouvelles, de noms désormais bien connus des spécialistes : un genre *Bourdotia*, des espèces *Bresadolæ* et *Bourdotii*. M. Galzin ne fut pas oublié et il existe, nommée par Bresadola, une espèce appelée : *Bourdotia Galzinii*. On peut estimer à près de 30.000 récoltes le butin fourni par M. Galzin à l'abbé Bourdot. La collaboration avec l'abbé Bresadola donna les résultats les plus remarquables :

« Dans l'espace de quelques années, écrit M. Bourdot, nous avions récolté en France presque toutes les espèces décrites par Karsten en Finlande, par Bresadola dans le Tyrol, la Hongrie et la Pologne, par van Hönel en Autriche, ainsi que les espèces de Westphalie publiées dans l'*Exsiccata* de Brinkmann. De plus, l'abondance des récoltes permettait de mieux préciser les caractères des espèces et leurs affinités et faisait connaître un grand nombre d'espèces non encore décrites. »

La science faisait de la sorte un pas décisif, dans le domaine mycologique. L'abbé Bourdot ne craignait pas de conclure : « Les groupes donnés comme familles par Patouillard [2] sont aujourd'hui considérés comme des ordres..., les tribus passent au rang de familles. » En d'autres termes, il avait fallu élargir les cadres, pour y classer les découvertes de l'abbé Bourdot et de ses amis.

L'abbé Bourdot publia, dès 1903, le résultat de ses recherches dans un vaste tableau que le *Bulletin* de la Société mycologique, dont il était membre, accepta de donner sous le titre de « *Hyménomycètes de France*. » Ce fut une publication de longue haleine, qui se poursuivit régulièrement d'abord de 1903 à 1913, puis de 1920 à 1925. Elle augmenta considérablement le nombre des correspondants du curé de Saint-Priest. La petite gare du village vit arriver des colis partis des régions les plus lointaines ; les uns venaient de savants déjà réputés et qui réclamaient des échanges ; les autres, plus nombreux étaient envoyés par des débutants qui demandaient des lumières et des conseils. L'abbé Bourdot, nommé chanoine honoraire en 1927, était alors un maître incontesté et de renommée mondiale. L'Algérie, la Sibérie, l'Inde, l'Australie, l'Amérique surtout devenaient tributaires de sa science. Les titres officiels se multipliaient sur sa tête [3].

Mais ce qui n'est pas moins remarquable que les étonnants résultats obtenus par ses longues années de recherches, c'est la modicité constante des ressources et des instruments utilisés pour cela. « En comparant les résultats obtenus aux moyens si rudimentaires dont il disposait, écrit l'abbé Denis, on est naturellement amené à le comparer aux auteurs des plus belles découvertes, faites dans des laboratoires de fortune, aux Pasteur, aux Branly, etc. »

En effet, aucun progrès n'était possible dans l'étude des champignons sans le secours du microscope. Se contenter des caractères extérieurs ou apparents, c'était se condamner à l'impuissance, donc à l'ignorance. Or, pour se servir du microscope, il était indispensable de posséder un microtome, c'est-à-dire un appareil à découper des lamelles assez minces pour l'étude micrographique. Le microtome coûtait alors 500 francs. Avant la guerre et dans un budget de petit curé de campagne, cela représentait une somme importante. Les 500 fr. resteront donc aux œuvres paroissiales, et l'abbé Bourdot construira lui-même un microtome sommaire, avec lequel il réussira tout de même à faire ses examens si soignés et si précis. Un correspondant anglais pourra dire : « J'ai renoncé à contrôler le travail micrographique de M. Bourdot, l'ayant toujours trouvé très exact. » Mais quand il vint, de Montluçon, un commissaire chargé d'enquêter en vue des palmes académiques, il ne put cacher sa surprise de voir les instruments si modestes avec lesquels avaient été faites tant d'observations impeccables.

L'ouvrage définitif de l'abbé Bourdot, le monument qu'il laisse après lui, c'est son livre des *Hyménomycètes de France*. Après avoir paru en fascicules, comme on l'a vu, dans le Bulletin de la Société mycologique de France, il a pu être publié, par souscription, en 1928. A cette époque, le bon curé avait presque perdu la vue. Depuis longtemps, du reste, c'était chez lui, à la suite de tant de veilles et d'observations au microscope, la partie faible. Par une suppléance étonnante, l'odorat avait pris chez lui la place de la vue défaillante : nous l'avons vu discerner de loin, à l'odorat, et de façon infaillible, un champignon caché dans un fourré. Même après la publication de son grand ouvrage, il continua donc infatigablement ses recherches, et il put faire paraître, en 1932, un supplément comportant plus de 60 espèces ou variétés nouvelles et quelques rectifications.

On sait que, pour les champignons charnus, il n'est qu'une méthode de conservation : la reproduction en peinture. Mais pour cela, il fallait s'initier à la variété presque infinie des nuances. L'abbé Bourdot ne recula pas devant cet autre aspect de son travail. Il s'attacha à réaliser des aquarelles qui ont fait l'étonnement des connaisseurs par leur finesse et leur exactitude.

« Il commença, écrit l'abbé Denis, par se faire une collection de toutes les nuances possibles. Les couturières, les modistes fournirent une gamme déjà riche, les papiers d'affiches pris chez les imprimeurs, même certains papiers d'emballage firent le complément. Tout cela fut classé et numéroté. Voulait-on reproduire un champignon ? On en faisait le dessin, chaque région étant délimitée avec son numéro de nuance, et ensuite, découpant le dessin pièce à pièce, on avait des pochoirs successifs sur chacun desquels on appliquait la nuance désirée : un pinceau fin fondait les couleurs et le champignon semblait naturel. »

[2] Grand botaniste et surtout mycologue français, 1854-1926, auteur de *Hyménomycètes d'Europe* (1887).

[3] Il était : Correspondant du Museum (1917), du ministère de l'Instruction publique (1919), Officier d'Académie (1921), Correspondant de la Société nationale des Sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg (1921), président d'honneur de la Société scientifique du Bourbonnais (1922), président d'honneur de la Société mycologique de France (1926), lauréat de l'Institut, prix Desmazières (1929), Officier d'Instruction publique (1931), membre honoraire de la British mycological Society (1935), vice-président du Congrès international d'Amsterdam (1935), lauréat du prix Gandoger (1936).

Pour les champignons lignicoles ou Corticiés, il suffisait de les sécher. Mais il fallait des supports : M. Bourdot se constitua une collection de tous les types d'arbres ou arbustes, dans les divers états de décomposition où les champignons les atteignent.

Dans un autre ordre d'idées, il avait réussi à se faire, tout seul, un lexique quasi universel, grâce auquel il arrivait à déchiffrer non seulement les correspondances qu'on lui adressait de tous pays, mais encore les études scientifiques où il trouvait quelque chose à glaner.

On aurait pu croire qu'une satisfaction sans mélange aurait rempli son cœur, lorsqu'il eut réalisé le rêve de toute sa vie, la publication de son grand ouvrage. Mais ce serait mal comprendre l'âme de ces grands amis de la vérité scientifique, de croire qu'ils peuvent se reposer sur leurs lauriers. Chaque pas en avant leur ouvre au contraire des horizons nouveaux ; ce sont des pèlerins toujours insatisfaits de la science. Sur la fin de sa vie, il écrivait : « Je regrette l'abaissement de ma vue, qui me prive de ce qui avait fait l'intérêt de tous les instants que me laissait libres le ministère paroissial. Je regrette d'autant plus cet accident qu'il m'est arrivé au moment où, après la publication des « Hyménomycètes de France », je commençais à recevoir des matériaux plus importants qui m'auraient permis d'étendre et de compléter le cercle de mes études. »

Comme le disait sur sa tombe, au début d'octobre 1937, le président de la Société scientifique du Bourbonnais : « L'étude et les devoirs de son ministère étaient les deux seuls buts de sa vie ; il n'a failli ni à l'une ni aux autres. La touchante initiative de son Conseil paroissial, en vue de lui élever un monument, est l'éloquente démonstration de son dévouement entier aux besoins spirituels de sa paroisse. M. le chanoine Bourdot fut le modèle de ces prêtres, de ces simples curés de campagne qui, sous une grande modestie, cachent une érudition et une science profondes. »

On ne saurait mieux dire et nous, qui l'avons beaucoup connu, — il y a bien des années, — nous sommes heureux de joindre notre hommage à tous ceux qu'il a déjà reçus et qu'il méritait si bien.

V

Nous ne sortirons pas du domaine scientifique, en empruntant à un bel article du P. Yves de la Brière (*Etudes* du 20 juin) quelques précisions sur le sens exact du mot *race*.

Le racisme, en effet, est à l'ordre du jour. Certes, il ne date pas d'aujourd'hui. Mais il était considéré jusqu'à présent comme une fantaisie sans danger, une de ces théories aventureuses dont il est permis de rire, mais qui ne méritent pas une réfutation bien approfondie. Nul ne prévoyait que le racisme en viendrait à revêtir un caractère aussi virulent, aussi pestilentiel, aussi dangereux pour la paix du monde et l'équilibre de la civilisation !

« Comment le nationalisme allemand, écrit le P. de la Brière, a-t-il pu aboutir à l'extravagante idéologie du racisme ? » C'est ce que l'on a peine à comprendre. On dirait que l'Allemagne, qui fut si longtemps le temple de la science, ou qui crut l'être, est en train de sombrer dans une sorte de démence antiscientifique.

Quest-ce que la *race ?* Existe-t-il des races pures au point de vue ethnographique ? Et au cas où cela existerait, existe-t-il des races *intrinsèquement* supérieures aux autres ? Il est clair que tout racisme intelligent doit d'abord se poser et tenter de résoudre ces questions, avant de chercher à se formuler lui-même.

Qu'est-ce que la race ? Au sens strict, ce terme ne peut désigner que l'unité d'ascendance et l'homogénéité anthropologique. Confondre les groupememnts humains actuels, tels que la géographie nous les révèle, avec des races proprement dites, est une sottise inadmissible. Ce serait à un abbé Breuil ou à ses collègues, les préhistoriens, qu'il conviendrait de nous dire s'il existe des races et ce qu'elles sont devenues au cours des âges. De fait, un maître de la science tel que M. Marcellin Boule a grand soin de nous mettre en garde contre des expressions telles que les suivantes : *race* bretonne, *race* française, *race* aryenne, *race* latine, etc. Ces termes ne sont tolérables qu'en raison d'une certaine latitude usuelle du langage. Mais scientifiquement ils sont absolument impropres. On devrait dire : *peuple* breton, *nation* française, *langues* aryennes, *civilisation* latine. Dans les instruments diplomatiques internationaux, le mot *races* équivaut à celui de *nationalités*. Ceux qui parlent de races, en des cas où des expressions toutes différentes devraient être employées, adoptent une manière de parler vulgaire, trompeuse, antiscientifique. Le racisme est fondé, à son point de départ, sur une idée fausse, sur une équivoque et sur une illusion.

Mais d'où vient donc cette confusion étrange entre la race et la nationalité ? Elle vient d'un mouvement qui a rempli le XIXe siècle. On sait que la Révolution française lança un mouvement européen de soulèvement des peuples contre les rois. S'il ne fut pas partout écouté, il servit du moins à éveiller partout le sens de la nation. Les guerres qui suivirent, durant vingt-trois ans, accentuèrent le sentiment patriotique. A la « levée en masse » française correspondirent en effet des appels des princes au dévouement de leurs sujets, des concessions de liberté politique, une croissance réelle de l'unité nationale. Les réactions contre la menace napoléonienne ne furent nulle part plus vives qu'en Prusse. De la Prusse, elles passèrent à toute l'Allemagne. Le XIXe siècle vit le double mouvement de l'unité italienne et de l'unité allemande se réaliser, sous l'impulsion de deux hommes d'Etat réalistes et puissants, Cavour et Bismarck. Ajoutez à cela le développement des études historiques, linguistiques, folkloriques. Au sein de chaque nation, par le moyen de sociétés savantes, les masses prirent de plus en plus conscience de leur individualité nationale, grâce aux notions répandues du haut des chaires d'Universités, puis de lycées, enfin d'écoles primaires elles-mêmes, sur le passé du pays, sa langue et ses dialectes, ses traditions, ses chansons populaires, ses croyances particulières. Par delà le christianisme, les professeurs allemands

allèrent chercher leurs antécédents païens ; ils s'enorgueillirent des légendes ancestrales ; chacun put s'imaginer que c'était là une part de son patrimoine national. Il fut un temps où un Maurice Barrès, chez nous, exerçait sa curiosité intelligente, mais fantaisiste, avec autant de sympathie vers les divinités des sources, des forêts et des montagnes, que vers les saints chrétiens du passé français.

C'est de tout ce mouvement, à la fois scientifique et confus, que le racisme est né. Mais il faut bien distinguer deux sortes de racismes. L'un fut une théorie, l'autre est devenu un mouvement révolutionnaire. Le premier était une fantaisie, le second est une frénésie. Celui-là demeurait à peu près inoffensif. Les fonctionnaires du Quai d'Orsay qui voyaient apparaître dans leurs bureaux, — tel Gabriel Hanotaux, jeune, — un diplomate sexagénaire, nommé Arthur de Gobineau, le considéraient avec une attention amusée, en se rappelant qu'il avait publié, étant jeune, en 1854, un ouvrage passé presque inaperçu, intitulé : *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Hanotaux, dans « Mon Temps », a décrit le personnage : « C'était, dit-il, un homme mince et sec, vêtu de carreaux clairs, coiffé d'un léger chapeau de paille, le monocle pendillant à un ruban noir, et les inévitables favoris en pattes de lapin. Très « carrière » et soufflant de satisfaction en se considérant lui-même. »

Hanotaux et Sorel avaient eu la curiosité de s'informer des sources de sa thèse : il n'y en avait pas. Gobineau avait fait tout simplement un plaidoyer *pro domo*. Il se regardait comme un génie méconnu. Il s'agissait pour lui d'expliquer à la fois son génie et cette méconnaissance dont il souffrait. Il était d'une famille de Bordeaux, et il appartenait, par ses origines immédiates, à la robe et au négoce. Mais il avait découvert, dans ses papiers, de vagues indices le rattachant à une famille normande, qui pouvait bien descendre d'un pirate norvégien. Il écrivit le roman de cet ancêtre présumé dans un livre intitulé *Otto Jarl*, et il le disait de la postérité d'Odin, la grande divinité scandinave. Tout cela, enfanté par son orgueil et son imagination, l'avait conduit à une thèse qu'il considérait naturellement comme une loi générale : La vraie aristocratie appartient *de droit* à *l'homme nordique*, *homo linnœus*, — qui était, pour lui, le norvégien et le normand, — en qui s'était conservée, pensait-il, dans toute sa pureté la race *aryane* (sic). Gobineau reconnaissait volontiers que cette idée était chez lui *innée*, qu'il l'avait découverte d'*instinct*, qu'elle ne souffrait aucune démonstration, qu'elle était à ses yeux une évidence première, et « qu'il l'avait reçue de son enfance [4] ».

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que le prophète du nordisme, dont les racistes allemands ont adopté les théories, en les déformant à leur avantage, n'avait rien lui-même du type nordique. Il était de prestance médiocre, avait la peau bise et le nez en lame de couteau. Mais il ne s'arrêtait pas à ces détails, ou s'il y pensait, c'était sans doute pour accuser de cette déviation le jeu des mésalliances. Sa vanité d'artiste était convaincue et cela lui suffisait. Il voulait croire, il croyait, et il trouva des gens pour croire avec lui. Telle fut l'origine première du *Mythe du XX[e] siècle* d'un Rosenberg. Le mot *mythe* est en effet le seul qui convienne. Tout le racisme se ramène à cela : un mythe. Et les croyants de cette religion nouvelle sont des mythomanes. Notez enfin que Gobineau vante bien la race des Aryas de l'Inde, mais qu'il l'estime métissée en Germanie ou chez les Slaves, et ne la voit pure qu'en Angleterre, en Belgique et dans certaines régions de la France.

Mais ce point de sa doctrine fut bientôt rectifié par les savants allemands, lorsque, vers 1890, ils s'avisèrent de fonder une société gobinienne, sous la direction de Ludwig Scheemann, professeur à Fribourg. Combinant la doctrine de Gobineau avec celle du surhomme de Nietzsche, ils déclarèrent que le surhomme était un Aryen, que la pure race aryenne n'existait plus qu'en Allemagne du nord, que cette supériorité du nordique s'était déjà affirmée par l'emprise du nordisme sur toute l'Allemagne, et qu'elle devait s'affirmer dès lors par l'emprise de l'Allemagne nordifiée sur l'univers tout entier !

« Pour avoir pris au sérieux une pareille mythologie, écrit le P. de la Brière, et avoir tenté de justifier scientifiquement ses titres de noblesse, en de massifs répertoires, il faut être dépourvu à un degré rare de tout sens du ridicule. Pierre de la Gorce avait dit plaisamment, à propos du *droit historique* de l'ancien nationalisme allemand, que ce droit historique n'était généralement ni du droit ni de l'histoire. Que faudrait-il donc dire du postulat racial sur lequel repose la philosophie politique de l'Empire allemand d'aujourd'hui ? »

Et voilà comment s'est opéré le glissement de l'idée de nationalité à l'idée de race. Pour nous, la *nationalité* est une entité psychologique, autant dire spirituelle. Des hommes, venus de divers points géographiques, appartenant à diverses races, finissent par se rassembler, se grouper, se sentir frères par la communauté des luttes, des souffrances, des ambitions et aspirations, des croyances religieuses, des travaux, de la langue, de l'art, etc. Ligures, Celtes, Germains, Slaves ou Juifs, ils finissent par se fondre en un seul corps psychique, et ils forment la *nation*. Cette nation n'a peut-être pas moins d'éléments divers que la nation *yankee*, dont l'origine est une émigration séculaire dans laquelle tous les sangs ont été mêlés. En Allemagne, il n'y a aucune raison sérieuse de croire qu'il n'en a pas été comme en France, que la nationalité actuelle n'est pas le simple résultat du mélange de toutes sortes de sangs : Ligures, Celtes, Germains de diverses sortes, Slaves, Madgyars, etc., etc. Ce qui fonde la nationalité, c'est donc le *vouloir-vivre collectif*, non l'identité du sang. La France ne revendique pas la Belgique parce qu'il y a une grande quantité de Belges qui parlent français et qui sont de sang gaulois !

Dans la doctrine raciste, tout cela est oublié et volontairement méconnu. La *race* est une évidence première, la source d'un droit indestructible. Que l'on y pense ou n'y pense pas, on appartient de plein droit à l'Allemagne, en vertu

[4] Voir *Ami* du 24 sept. 1936, p. 596-597.

d'une prédestination transcendante, *par le seul fait que l'on parle allemand*, que l'on a appartenu, à un moment donné, au Corps germanique, et que l'on porte dans sa structure physique l'héritage de la race aryenne, la plus parfaite de l'humanité.

« A nos yeux français, écrit le P. de la Brière, voilà qui approche de la bouffonnerie. Tout est audacieusement gratuit, ou plutôt fallacieux, dans cette idéologie extravagante du racisme germanique. Comment établir l'existence anthropologique de races distinctes et homogènes, qui soient objectivement discernables à ce titre dans l'histoire humaine? Comment appliquer cette démonstration à l'ancienne race aryenne et à sa supériorité transcendante, puis à la survivance authentique de l'ancienne race aryenne et de sa supériorité dans la race germanique et dans son rameau allemand du nord? Autant de thèmes légendaires et comiquement fabuleux, contre lesquels surgissent, à tous points de vue, les réfutations péremptoires. »

Nous ne parlons pas ici d'Adolphe Hitler. Nous avons déjà dit, dans une précédente Causerie, comment il se fait qu'il a adopté la doctrine raciste. Chez lui c'est une réaction instinctive et violente contre le marxisme d'une part, et contre le sémitisme d'autre part. Dans son *Mein Kampf*, il ne dit pas comment il a connu les doctrines racistes. On dirait qu'il les a découvertes lui-même, tant il les a faites siennes, et tant il donne des raisons personnelles de les professer Mais le racisme existait avant lui et déjà, en France, il avait fait l'objet de réfutations irréfutables, si l'on peut dire [5].

Notons que l'un des arguments les plus forts, pour établir la soi-disant supériorité de la race aryenne, était la *primauté du sanscrit*, langue des anciens Aryas, parmi les langues indo-européennes. On devine la teneur de l'argument : La primauté dans le monde appartient évidemment aux Européens. Or, cette primauté de race ne peut s'expliquer que par la primauté de pureté d'origine. A son tour, la primauté de pureté d'origine se reflète dans la primauté de langue. Cette primauté de langue doit être reconnue au sanscrit. La race qui parlait le sanscrit est donc la première de toutes les races, et de nos jours la primauté doit se retrouver dans le peuple qui garde le mieux les traits des Aryas, dont le sanscrit était justement la langue. — C'est là une de ces sortes d'arguments que les Grecs appelaient *sorite*. Mais on y compte tant d'articulations, que la force convaincante en demeure faible. A chaque détour, on flaire une échappatoire possible, une incertitude, une cause de doute et de méfiance.

Mais attaquons-nous surtout au point de départ. Le célèbre linguiste Antoine Meillet, dont la compétence ne saurait être niée par personne, a donné dès 1918, dans son livre : *Langues dans l'Europe nouvelle*, réédité en 1928, des jugements qui sont à retenir :

« On parle volontiers, dit-il, de peuples romans, d'une race slave, d'un type arien, autant d'expressions qui n'ont pas de sens précis. Ou bien elles n'ajoutent rien à la parenté des langues, ou bien elles y ajoutent une erreur. (P. 81).

La race se définit par des caractères physiques. On n'observe guère, à l'heure actuelle, de races pures ; c'est-à-dire, pour employer des termes plus précis, qu'il y a très peu de populations physiquement homogènes. Dans la mesure où il y en a, les limites des langues et des populations de type semblable ne concordent jamais d'une manière exacte.

En Europe, le type linguistique slave diffère profondément du type allemand, qui ne diffère pas moins du type roman. Or, on chercherait en vain à classer les types physiques de l'Europe continentale en slaves, germaniques et romans. Les populations de langue finnoise, qui emploient des parlers essentiellement différents des langues indo-européennes, ne se distinguent pas par un type vraiment particulier.

Les types caractéristiques de l'Europe, le type dolichocéphale blond (nordique), le type alpin, le type méditerranéen, ne sont nullement bornés par les limites qui séparent les types linguistiques ; et, d'ailleurs, ces types ne s'observent presque nulle part d'une manière exclusive. (P. 87).

(Aucune parenté spéciale de race ne résulte, pour le groupe indo-iranien des Aryas, de la parenté de langage avec les autres groupes qui ont parlé d'autres langues indo-européennes. Parmi les langues indo-européennes, la primauté reconnue au sanscrit provient de ce que) le sanscrit, connu à une date relativement ancienne, sous une forme archaïque, et bien décrit par des grammairiens indigènes, est précieux pour le linguiste et a joué, dans la constitution de la grammaire comparée, un rôle dominant.

L'emploi du mot *aryen*, qui a fait une si singulière fortune, provient d'un *fait linguistique mal interprété*. » (P. 91-92).

Cela revient à dire : on peut parler la même langue et n'être pas de la même race. Les frontières des langues ne prouvent rien pour les frontières des races. Au surplus, les races sont mélangées dans des proportions que nul ne peut désormais analyser. Même si l'on admet que les races indo-européennes sont les premières du monde, il n'y a aucune raison de croire que, parmi les trois branches de langues indo-européennes que les savants reconnaissent : *slaves*, *germaines* et *romanes*, la supériorité revienne aux langues germaines. Et même si cela était, cela ne prouverait rien en faveur des races germaines qui parlent ces langues ! Au contraire, l'étrange prétention du racisme germanique à la primauté nous semble une marque de véritable démence, de négation des faits, de suggestion collective, de déformation de la vérité par la propagande gouvernementale, et de servilité de tout le corps na-

[5] Le baron Ernest Seillière avait en effet consacré à la *Philosophie de l'Impérialisme*, et particulièrement au nationalisme raciste, une série d'études très condensées et très fortes, dont le P. de la Brière donne la liste : *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique* (1903) ; — *Apollon ou Dyonisos?* (c'est-à-dire : *La raison ou la violence?*) (1905) ; — *L'Impérialisme democratique* (1907) ; — *Le Mal romantique : Essai sur l'Impérialisme irrationnel* (1909) ; — *Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme* (1911) ; — *Mysticisme et Domination* (1913) ; — *Les Pangermanistes d'après-guerre* (1924).

Dans les *Etudes*, bien avant la victoire du nazisme en Allemagne, le P. Doncœur, dès 1924, posait aussi le dilemme : *Wodan ou Jésus? Le Conflit entre le Nationalisme païen et le Catholicisme loyaliste en Allemagne, depuis la Guerre.*

D'autre part, le professeur Louis Le Fur avait déjà montré l'inconsistance du racisme, dans un petit livre de 1922 qui est une véritable anticipation des enseignements pontificaux contre le racisme de 1938 : *Races, Nationalités, Etats.*

tional en face d'une erreur aussi évidente érigée en doctrine d'Etat !

Fonder toute une politique, toute une doctrine du droit national et international, toute une législation du mariage et de la famille, sur le racisme, pour aboutir à transformer toute une grande nation en caserne, en usine, en haras d'élevage, nous apparaît comme le comble de l'extravagance [6].

Mais il ne suffirait pas de combattre le racisme. Il faut encore mettre quelque chose à la place de ce *totalitarisme*, dont il n'est que la forme la plus virulente et la plus dangereuse. Et c'est pourquoi la Semaine sociale de Clermont a traité, en 1937, ce sujet si actuel : *La Personne humaine en péril*. C'est pourquoi encore la Semaine sociale de Rouen traitera, en 1938, de la *Liberté humaine*. Autorité, liberté, deux choses qu'il n'est pas toujours facile d'accorder, et qui cependant doivent être maintenues dans leur ordre et leur harmonie providentielle.

VI

Il semble bien qu'en ce moment l'autorité écrase, en Allemagne, toute liberté, y compris la liberté de la foi chrétienne. Dans son abrégé intitulé *Regards sur le monde*, le n° du 20 juin des *Etudes*, que nous venons de citer si longuement, nous parle de la guerre religieuse en pays allemand. Il signale qu'en Bavière, des milliers de sœurs ont été chassées des écoles, qu'un grand nombre d'entre elles se livrent à des occupations profanes et vont même travailler en usine pour ne pas mourir de faim.

Quant à l' « ancienne Autriche », nous dit-on,

« il n'y a pas encore de Kulturkampf ouvert. Mais tous les observateurs constatent un grand fléchissement dans la pratique religieuse. La tactique présente des nouveaux maîtres est d'occuper tellement leurs sujets de questions matérielles, de les convier, surtout le dimanche, à de si nombreuses réunions politiques ou culturelles, qu'il n'y a plus de temps pour le culte de Dieu.

Un certain nombre de clercs ayant, ces derniers temps, fait de la politique ou de la propagande nationale-socialiste, le bulletin ecclésiastique de Vienne a publié un décret défendant à tous les prêtres toute activité politique dans leur ministère et en dehors de leur ministère. Le ton du document laisse entendre qu'au pays du Danube la complaisance du clergé pour le nouveau régime est plus grande qu'aux bords du Rhin. »

Mais nous voudrions donner à nos lecteurs un aperçu plus précis de l'attitude de l'épiscopat autrichien en face du nouveau régime. Nous avons pour cela trois documents. Dans *Schœnere Zukunft* du 20 mai 1938, le Dr Grégoire Uhlhorn, de Vienne, avait déjà publié un article intitulé : *Sur la position de l'Etranger en face des événements intérieurs de l'Allemagne.* Il s'y plaignait, non sans amertume, des critiques élevées dans la presse étrangère, et plus particulièrement la française, contre la docilité du clergé autrichien en face de l'*Anschluss*. Son argument principal était le suivant : — Vous feriez mieux, vous, Français, de balayer devant votre porte. Sans doute, nous reconnaissons volontiers le zèle, la persévérance, l'énergie du clergé français, mais en somme la France n'est plus un pays catholique, au plein sens du terme. Le renouveau catholique n'a touché qu'une partie des intellectuels, de la bourgeoisie et de la jeunesse. Le prolétariat demeure inentamé et farouchement hostile, en dépit de tous les efforts et de tous les héroïsmes. Dans la plupart de ses régions, la France est un pays sans foi, le manque de prêtres y est général, les églises sont désertées et tombent, le laïcisme règne en maître. Les catholiques français ont donc assez à faire chez eux, sans se mêler de ce qui ne les regarde pas. Quant à la presse judéo-maçonnique ou marxiste, si elle s'éprend d'une sympathie inattendue pour les catholiques autrichiens, cela ne nous empêche pas de nous rappeler sa haine du nom chrétien et les ravages accomplis par elle dans les pays où elle sévit en liberté !

Cette critique du Dr Uhlhorn marquait, pour ne rien dire de plus, une certaine mauvaise humeur. Elle négligeait de nous dire si, oui ou non, le catholicisme autrichien est satisfait des événements récents. Que si le clergé d'Autriche est content de sa situation nouvelle, nous ne pouvons que le féliciter, tout en faisant nos réserves pour l'avenir. Qu'il croie bien que nous ne nourrissons envers lui que la plus ardente sympathie chrétienne. Puisqu'il veut bien s'apitoyer sur notre sort, dont nous ne songeons pas à nier les côtés encore bien sombres, nous nous bornerons à le remercier de ses bons sentiments.

Il n'en est pas moins douloureux pour nous de retrouver les mêmes réflexions dans la même Revue *(Schœnere Zukunft)* des 12 et 19 juin, non plus cette fois sous la plume d'un écrivain particulier, mais sous celle du prince-archevêque de Salzbourg, Mgr Sigismond Waitz, en personne.

L'archevêque se défend de vouloir polémiquer. Ses deux articles, il le souligne avec force, ne sont pas une réplique. Il se plaint des critiques formulées contre la déclaration de l'épiscopat autrichien, en vue du plébiscite du 10 avril 1938. Il ne désigne nommément, parmi les pays qui ont élevé ces critiques, que la France, sans donner de précisions sur les organes dont il a à se plaindre. Le ton de ses deux articles est empreint d'une irritation profonde. Nous lui dirons à notre tour, très respectueusement, que nous ne nous permettrons pas de polémiquer contre lui, et que nous ne voulons, dans les lignes qui suivent, que faire entendre sa voix et ses arguments à nos lecteurs de langue française ne connaissant pas l'allemand. C'est donc à titre de simple information que nous résumons ici les déclarations de l'éminent archevêque.

« Dans les commentaires sur la déclaration de mars de l'épiscopat autrichien, on dit avant tout, écrit-il, qu'elle a égaré les consciences. Les évêques autrichiens

[6] Il s'est formé, à Paris, un centre d'études et d'information sur le racisme allemand et ses diverses manifestations, si déconcertantes pour l'esprit français. Ce comité publie tous les deux mois un bulletin qui a pour titre : *Races et racismes* (Paris 8e, 47, rue Miromesnil, abonnement annuel 5 f.). On y a vu notamment, en décembre 1937, une forte étude du professeur Edmond Vermeil sur *Hans F. K. Günther et la Théorie du nordisme*, dont notre dernière Causerie a donné les idées principales, à la suite de M. d'Harcourt.

avaient, encore en décembre précédent, exprimé aux évêques allemands leur fraternelle sympathie, en raison des difficultés de l'Eglise catholique d'Allemagne, et le cardinal Innitzer avait, à la fin de février 1938, prescrit des prières pour la paix et la liberté de la patrie autrichienne. Tout cela est exact. Mais nous demandons : Cela empêche-t-il, dès lors que l'Anschluss est devenu un fait et qu'Adolphe Hitler est devenu le chef politique de l'Autriche, que les évêques se rallient au nouveau chef de l'Etat ? Cela empêche-t-il que, la communauté de la Grande-Allemagne étant réalisée, l'Eglise catholique se ménage au plus vite des possibilités d'action, dans des circonstances toutes nouvelles ? Agir autrement n'eût-il pas été une trahison du devoir épiscopal, une trahison envers l'Eglise, le peuple et l'Etat ? »

Là-dessus, l'archevêque invoque les enseignements de S. Paul sur la soumission qui est due aux autorités civiles. Et pour que nous ne fassions pas ici une distinction, qu'il jugerait vaine, entre l'autorité *légitime* et l'autorité *usurpatrice*, le prélat ajoute aussitôt : « C'est la doctrine de tout l'enseignement chrétien sur l'Etat, qu'après les transformations opérées par la force dans l'Etat, si l'autorité nouvelle est acceptée de tous et si elle prouve qu'elle peut assurer les bases de l'ordre dans l'Etat, on a l'obligation de lui obéir. »

A ce compte-là, les usurpateurs auront beau jeu. On ne voit pas pourquoi les papes ont attendu de 1870 à 1929, soit 59 ans, pour faire la paix avec l'autorité régulière d'Italie, acceptée par toute la population depuis longtemps, et assurant l'ordre dans l'Etat italien, selon les règles reconnues dans les pays civilisés de notre temps.

Après la première affirmation que nous venons d'indiquer, l'archevêque de Salzbourg entre dans d'assez longues considérations, dont nous avouons humblement n'avoir pas très bien aperçu le rapport avec la question traitée :

« La plupart des critiques venues de l'étranger, dit-il, sont visiblement inspirées par cette hypothèse erronée que, dans ces dernières années, il y avait union entre la religion et la politique (en Autriche), alors que ce n'était pas du tout le cas. C'est pourquoi, il convient de préciser avec force ceci : l'Eglise n'a jamais, en Autriche, influencé immédiatement les décisions politiques et aucun des évêques autrichiens, pas même le cardinal de Vienne, n'a eu d'action sur les décisions gouvernementales. (Si nous comprenons bien, cela voudrait dire que le gouvernement Schusschnigg n'ayant admis aucune ingérence de l'épiscopat autrichien dans les affaires de l'Etat, cet épiscopat était par là-même délié de toute obligation envers lui ?). — Assurément, des catholiques ont porté, en Autriche, la responsabilité du gouvernement, mais ils ont agi selon leur propre conscience, sans aucune mission de l'Eglise et sans aucune intervention de l'épiscopat autrichien, ni même du cardinal de Vienne. Les évêques autrichiens n'ont connu les décisions gouvernementales que lorsqu'elles étaient des faits accomplis. L'on ne traitait avec l'Eglise que pour les questions inscrites au Concordat, surtout dans les problèmes intéressant la jeunesse. Les hommes d'Etat autrichiens ont toujours évité, — cela doit être précisé pour l'histoire, — de charger l'Eglise de toute responsabilité. »

Encore une fois, nous ne comprenons pas du tout à quoi tend cette argumentation, à moins qu'elle ne soit adressée aux nouvaux maîtres du pays, comme pour leur dire : Ne nous frappez pas. Ce qui a pu vous déplaire dans l'Autriche de Schusschnigg et de Dollfuss, ou de Mgr Seipel, ne vient pas le moins du monde de nous. Nous n'en sommes nullement responsables. *Nous plaidons « non-coupables »*. — Mais comment ne pas voir qu'il y a là une sorte de désaveu implicite des hommes d'Etat autrichiens que l'on vient de nommer ? Se désolidariser d'avec eux, n'est-ce pas, équivalemment, les condamner ? Notez bien que nous ne réfutons pas, que nous ne discutons pas. Nous cherchons seulement à bien comprendre la pensée de S. E. le prince-archevêque de Salzbourg. Il nous apparaît que l'indépendance de l'Autriche lui est complètement indifférente, qu'il est heureux, au fond, de la réalisation de la Grande-Allemagne. C'est son droit. Mais quand nous songeons au grand passé de l'Autriche, cela nous paraît tellement inattendu, tellement extraordinaire, que nous avons besoin d'un certain temps pour comprendre.

Le prélat poursuit son exposé en faisant le procès du régime défunt. Assurément, dit-il en substance, ce régime était une tentative de réalisation d'Etat chrétien sur la base des Encycliques pontificales, surtout de *Quadragesimo anno.* Mais une *tentative seulement.* Le libéralisme économique avait fait plus de ravages en Autriche que nulle part ailleurs. Il fut donc impossible d'arriver aussi vite qu'on l'espérait à la constitution d'un Etat vraiment chrétien. L'épiscopat eut plusieurs fois à élever la voix pour signaler les abus persistants dans le domaine économique. Il est certain que la restauration catholique escomptée ne vint pas comme on s'y était attendu. L'archevêque de Salzbourg rappelle qu'il avait parlé haut à ce sujet, dans la *Reichspost* d'il y a un an.

Il conclut de là que l'épiscopat autrichien n'avait aucun engagement avec le régime antérieur, qu'il avait les mains libres, qu'il a donc toute licence d'agir comme il l'a fait. — Nous avouons humblement, une fois de plus, ne pas comprendre. C'est comme si nous disions, nous, Français : « Le gouvernement actuel ne nous a jamais consultés pour prendre ses décisions, il nous a même persécutés par les lois laïques. Donc nous pourrions accepter un usurpateur étranger, Hitler par exemple, s'il s'emparait de notre pays, et y établissait un gouvernement régulier et ordonné. » A ce compte-là, on ne voit pas pourquoi le grand cardinal Mercier a été si hautement vanté pour sa noble attitude envers le gouvernement usurpateur de 1914 en Belgique. Nous ne croyons pas que ce grand cardinal eut la moindre part, immédiate et directe, dans les décisions gouvernementales belges. Il était donc autorisé à se rallier pleinement et sans réserve au régime allemand envahisseur. — Encore une fois, nous ne discutons pas. Nous cherchons à rendre compte, à comprendre la pensée exacte de l'éminent archevêque de Salzbourg.

Il approuve absolument tout ce qui a été fait en Autriche, en mars dernier. Il ne cherche pas l'excuse de la rapidité des événements, de l'entraînement général, de la confusion résultant du rythme hallucinant auquel s'est opéré l'*Anschluss.* Non, tout semble avoir été mûrement réfléchi par l'épiscopat autrichien. L'archevêque en revendique hautement la responsabilité. Il semble in-

sinuer qu'il y avait eu des promesses de la part de M. Burkell, le *Gauleiter* autrichien sous le régime nouveau. Il justifie même sans hésiter le « *Heil Hitler* », — analogue à l'*Ave Cæsar* des martyrs antiques, — qui se rencontrait, écrit de la propre main du cardinal Innitzer, dans une lettre adressée à M. Burkell. Il proteste qu'il n'y avait là aucune servilité. Adolphe Hitler, dit-il, est le chef de l'Etat en Autriche (légitime ou illégitime, le prélat ne se pose pas la question) ; donc le cardinal doit prêcher la soumission envers lui. Le salut qu'il a employé est l'expression officielle. Il y avait eu du reste « une prise de contact personnelle, dans une réunion à l'Hôtel Impérial. On peut donc s'épargner tout souci au sujet de la conduite du cardinal Innitzer en l'occurrence. »

La conclusion du premier article, que nous venons de résumer, est la suivante : « Nous ne songeons nullement à nous justifier, parce que nous ne nous reconnaissons aucune subordination envers le tribunal de la presse étrangère Ce qui, chrétiennement, a été dit ici n'a d'autre but que d'obtenir que l'on s'abstienne désormais, à l'étranger, d'aggraver la situation de l'Eglise et du catholicisme en Autriche. »

Mais le second article est d'un tout autre ton L'archevêque ne se contente plus de la défensive. Il passe vigoureusement, et, croyons-nous, *injustement*, à la contre-attaque. Il en veut surtout au clergé français.

Citons textuellement :

« Si l'on veut absolument parler de responsabilité devant la conscience chrétienne, comme cela a été fait dans la presse étrangère, alors nous formulons la question suivante : « Où étaient ces voix, quand, à la suite de la Guerre mondiale, une occasion sans précédent s'offrait de fonder un ordre nouveau d'harmonie entre les peuples ? Pourquoi ces voix ne se sont-elles pas fait entendre, quand l'inconcevable injustice des traités fut imposée, envers l'Allemagne et l'Autriche, par les « *diktats* » de Versailles et de St-Germain ? Pourquoi ces voix françaises n'ont-elles pas protesté, elles qui sont si inexorables aujourd'hui, avec des accents aussi inexorables, lorsqu'on s'appliquait à fonder un ordre de paix sur des bases inconciliables avec le droit naturel ? Pourquoi ne se sont-elles pas élevées, quand Clemenceau déclara qu'il y avait 20 millions d'Allemands de trop ? » On nous dira peut-être que nous remontons trop loin et que les faits dont nous parlons sont passés depuis vingt ans. Mais nous demanderons alors : « D'où est venu l'extraordinaire recul des naissances qui nous a causé, à nous évêques, tant de soucis ? D'où sont venus ces attentats contre les saintes lois du mariage, dont l'Eglise avait toujours à se plaindre, si ce n'est que les « Traités de paix » ont coupé au peuple allemand, en pays autrichien, toutes les artères de la vie économique, en sorte que la détresse économique a produit ses effets inévitables ? Pourquoi n'a-t-on pas entendu alors le son des voix qui semblent faire appel, de façon si pressante, aujourd'hui, à la conscience des évêques autrichiens ? » Et on doit en dire autant du « Diktat » de Versailles. Justement, la revue *Schœnere Zukunft* n'a cessé de dénoncer, à bon droit, l'incompatibilité du Diktat de Versailles avec la conscience chrétienne, en raison de toutes les humiliations infligées à une grande nation, du rétrécissement des territoires vitaux du peuple allemand, du renoncement aux possessions coloniales indispensables à une nation aux territoires restreints, etc. Contre cette injustice, qui a eu réellement des conséquences effrayantes, aucune des voix ne s'est élevée, parmi celles qui, dans les dernières semaines, se sont répandues en accusations !

Et n'est-il pas pareillement stupéfiant *(verwunderlich)* que les organes de la Presse catholique se livrent à des attaques si vives contre les évêques autrichiens, alors que ces mêmes organes ne produisent aucune observation au sujet de l'alliance de la France avec la Russie des Soviets ? Qui pourrait nier que le bolchévisme est un danger menaçant pour l'Occident, un danger surtout pour tout ce qui demeure vivant de substance chrétienne dans la civilisation occidentale, un danger formidable en particulier pour l'Eglise et la Religion ? Les dirigeants de la presse catholique étrangère, qui veulent entrer en jugement avec les évêques autrichiens, savent pourtant bien ce que chaque mois apporte à l'Eglise de sanglante persécution. A eux aussi, le nombre formidable d'évêques et de prêtres assassinés doit être connu et ils ne peuvent ignorer que cette persécution se renouvelle régulièrement encore maintenant. *Schœnere Zukunft* donne constamment des informations à ce sujet. Que l'on réunisse seulement ces rapports et que l'on se demande si, au nom de la conscience chrétienne, toute alliance avec un pareil Etat ne doit pas être répudiée ! Où rencontre-t-on, sur ce point, le sévère langage de ces auteurs à l'égard de l'épiscopat autrichien ? Ajoutez à cela les sympathies françaises pour l'Espagne soviétique ! N'aurait-il pas été indiqué que nos critiques soient partis en guerre avec une égale virulence contre ces sympathies dans leur propre pays, alors que, d'après les informations les plus sûres, une persécution contre la religion et l'Eglise, contre les évêques et les prêtres, se poursuit, en Espagne rouge, depuis longtemps, qui dépasse en cruauté les plus terribles persécutions de la primitive Eglise ? Ce n'est pas que nous admettions que les catholiques eux-mêmes partagent ces sympathies pour la Russie soviétique ou pour l'Espagne rouge. Mais nous sommes en droit de penser que des auteurs catholiques devraient d'abord se poser de telles questions avant que de juger avec tant de rigueur la manière dont l'épiscopat autrichien a résolu une situation délicate brusquement créée devant lui.

En terminant, je voudrais revenir sur une critique élevée par la presse étrangère. Elle est relative au fait que les évêques autrichiens n'auraient pas su, comme les évêques français, en un temps critique pour les rapports de l'Eglise et de l'Etat, demeurer fidèles aux principes ecclésiastiques, mais qu'ils auraient émis une déclaration, sans y préserver les droits de Dieu et de l'Eglise, en sorte qu'il aurait fallu attendre l'intervention de la plus haute autorité ecclésiastique pour fournir les explications nécessaires. Si dur que soit ce reproche, il est non moins erroné et injuste. Dans la déclaration des évêques il est tout à fait clair et indubitable que le principe sur lequel elle repose est le suivant : « Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César ! » Ce principe a été posé par Jésus-Christ lui-même. Les évêques ne pouvaient se référer à une autorité plus haute que celle-là.

Il en résulte que les évêques pouvaient laisser entendre que « le gouverneur Burkell, représentant du Führer pour le plébiscite en Autriche, leur avait fait connaître que la ligne de sa politique devait se résumer dans le mot : Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. »

Et voici les dernières lignes de l'article :

« Tout ce qui a été dit, dans cet exposé, ne doit pas être considéré comme une critique sur les responsabilités d'autrui. Ce ne sont que des questions que nous avons posées. Nous n'attendons aucune réponse à ce sujet. Car, ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent article, nous ne voulons entrer dans aucune discussion. »

Nous non plus. Tout cela nous paraît infiniment pénible. Il est possible, il est vraisemblable — on pourrait même dire : il est certain — que nous ne savons pas tout ce qui s'est passé entre le représentant de Hitler, le gouverneur Burkell, aujourd'hui si attaqué par les nationaux-socialistes autrichiens, et l'épiscopat. Il est possible que nos critiques, — pas les nôtres à *l'Ami du Clergé*, car nous n'avons rien dit à ce sujet, mais celles de certains journaux catholiques français, — ne soient pas entièrement fondées. L'avenir apportera sur tout cela les lumières utiles.

Mais que S. E. le prince-archevêque de Salzbourg se dise bien, de son côté, qu'il ne sait pas tout de nos efforts pour détourner l'opinion française des sympathies — moins grandes qu'il ne le suppose, du reste, — de nos gouvernants pour la Russie soviétique et pour l'Espagne rouge. Qu'il ait la bonté de penser que nous ne nous gênons pas pour critiquer la dureté des traités envers la catholique Autriche, et que nous avons, pour le faire, une liberté dont il ne pourrait sans doute pas user, en ce qui concerne les décisions politiques d'Adolphe Hitler. Ce qui nous peine le plus dans ses deux articles, c'est qu'il ne s'y trouve pas un mot, pas une allusion, pas une marque de sympathie pour la patrie autrichienne en tant qu'indépendante, pas la moindre trace de regret de la voir entraînée, comme un satellite désormais secondaire, dans le sillage de la Grande-Allemagne rongée de paganisme raciste.

VII

Détournons nos regards de ces discussions si affligeantes, et portons-les vers l'Angleterre. Au moment où ces lignes sont écrites, la France se prépare à recevoir les souverains anglais. L'entente cordiale escompte de belles manifestations extérieures, qui ne seront pas sans effet sur l'accord intérieur de deux grandes nations. La France et l'Angleterre n'ont pas toujours été amies, mais leurs querelles appartiennent désormais au passé. Ce qui nous attire actuellement chez nos voisins, c'est la tradition du *fair play*. Un Etat qui a une parole, qui croit à la valeur des engagements internationaux, à la sainteté de la signature donnée, cela devient de plus en plus rare. Nous croyons pouvoir compter sur l'amitié anglaise. L'Angleterre peut compter sur la nôtre. Le ciment de cette amitié, ne le cachons pas, c'est le péril allemand, péril que l'*Anschluss* autrichien a rendu plus redoutable encore. L'Angleterre, pour la France, c'est la liberté des mers ; et la France, pour l'Angleterre, c'est une barrière opposée à l'Allemagne ne reconnaissant plus la valeur de la chose signée, et opposant obstinément « le droit vital » au « droit mort des paragraphes ».

Mais qu'est-ce au fond que l'Angleterre ? C'est un Anglais catholique, un très grand écrivain, Hilaire Belloc, qui va nous répondre. Il a publié en 1937 un petit livre de 80 pages, riche de pensées, intitulé : *Essai sur la nature de l'Angleterre contemporaine* [7], dont M. François Delteil nous entretient, dans le n° du 20 juin de *Christus*.

[7] *An Essay on the nature of contemporary England* ; Constable, à Londres.

Hilaire Belloc y définit l'Angleterre d'aujourd'hui en trois mots qu'il se contente d'expliquer et de développer. L'Angleterre, dit-il, est une nation *aristocratique*, *protestante* et *commerçante*.

L'Angleterre *aristocratique* ! Et pourtant on ne cesse de nous répéter que l'Angleterre et la France sont les deux grandes nations démocratiques de l'Occident. Non, dit Belloc, l'Angleterre est aristocratique, en ce sens qu'une oligarchie aristocratique y dirige, du consentement de la nation, toutes les affaires de l'Etat, c'est-à-dire la politique intérieure et extérieure, l'instruction publique, la justice et l'administration toute entière. « Et tous les citoyens, remarque Belloc, trouvent naturelle une telle structure sociale. »

Les Anglais eux-mêmes ne se rendent pas toujours compte de cette sorte d'accaparement de toute l'autorité par la caste aristocratique. Depuis la Réforme, au XVI^e siècle, la classe des gentilshommes terriens, ce qu'on appelle la *gentry*, enrichie des dépouilles de l'Eglise médiévale, a pris une prépondérance dans l'Etat. Le XVII^e siècle est plein des luttes de cette gentry pour la possession du pouvoir. En 1688, avec l'avènement de Guillaume d'Orange, s'affirme sa victoire. A la suite de la Révolution de 1688, « le souverain est devenu une marionnette ». C'est une oligarchie d'hommes riches et titrés qui a pris la direction et qui ne la lâchera plus. La classe paysanne perd toute influence. La classe ouvrière n'existe encore pas. Le *gentleman* est partout le maître. Il détient tous les leviers de commande, soit dans le gouvernement central, soit dans les gouvernements locaux. Il a le sens des affaires. Il travaille pour lui-même, en première ligne, mais toute la nation profite de ses efforts. Le gentleman est partout présent. Les dirigeants sont répartis sur tout le territoire ; ils en forment la charpente et l'unité profonde. Ils ont les mêmes goûts, les mêmes traditions, le même sens de la vie. Ils incarnent l'Angleterre. Ils forment une armée qui compte une avant-garde et une arrière-garde. L'avant-garde s'appelle le bataillon des *whigs*, l'arrière-garde le bataillon des *tories*. Mais au fond les tories et les whigs suivent la même route ; les tories ont fini toujours par mettre leurs pas dans les pas des whigs. Et les plus arriérés des conservateurs (ou tories) de nos jours, sont plus avancés que les plus avancés des whigs ne l'étaient il y a cent ans.

La gentry gouverne du droit de sa compétence reconnue et consacrée par le vote. Les inférieurs acceptent leur subordination, parce qu'elle est dans la nature des choses. Le *fair play* le veut ainsi : le meilleur joueur a le prix. C'est la règle de tout sport. La politique est le premier et le plus passionnant des sports. L'Anglais qui obéit à une caste gouvernante, ne lui obéit pas parce que c'est une caste, et il n'est point jaloux parce que cette caste est noble. Il obéit parce que c'est la *règle du jeu*. Il ne vise point à une égalité stupide et contre nature. Il y gagne une très grande liberté individuelle et le sentiment qu'il n'est au fond gouverné que par les élus de son choix.

Un autre avantage de l'Etat aristocratique, c'est la continuité, la permanence, la solidité des

traditions, unie à l'ouverture d'esprit sur les progrès nécessaires

Naturellement, il y a aussi le revers de la médaille : l'absence de toute véritable critique, de liberté de la presse, de toute opinion vraiment indépendante. Mais la caste qui gouverne est dans la nécessité de se maintenir à la force du poignet, de mériter toujours la confiance de la nation, donc de ne pas relâcher son effort.

En second lieu, l'Angleterre est *protestante*. Pour Belloc, qui est catholique, cela est particulièrement sensible. Mais il se produit tout de même, au sentiment de M. Delteil, une lente évolution dans l'esprit anglais. De même qu'en France le laïcisme, inscrit dans les lois, a quelque chose de moins farouche, de moins agressif, de moins haineux, en sorte que le clergé de France trouve, dans les sphères officielles, plus de sympathie, de déférence, de compréhension, de même en Angleterre l'hostilité à Rome et au catholicisme a beaucoup diminué dans la société en général et dans les milieux de gouvernement en particulier. Ce qui reste essentiellement protestant, en Angleterre, c'est le préjugé d'une supériorité que le racisme donne en Allemagne aux tenants du paganisme. L'Angleterre ne s'inspire pas du racisme, mais elle ne doute absolument pas que la première place lui revienne en tout et partout et que nul ne la peut égaler. Belloc estime que cette superbe confiance découle, en droite ligne, du subjectivisme qui marqua l'esprit de la Réforme. Mais, comme nous venons de le dire, le racisme, qui est païen, aboutit à des résultats encore plus déformants au xx^e^ siècle.

D'autre part, Belloc insiste sur l'influence durable et profonde du biblicisme sur toute la littérature nationale anglaise.

Le troisième caractère de l'Angleterre, c'est qu'elle est *commerçante*. Ce trait est relativement récent. « Ma génération, écrit Belloc, se souvient d'une Angleterre dont la plupart des vieillards étaient originaires des villages ou des villes de province. Aujourd'hui, tout le pays a un caractère industriel et prolétarien. » Jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, les neuf dixièmes (non pas les cinq dixièmes, comme dit le texte de *Christus*, par faute d'impression) des Anglais étaient cultivateurs ; jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle les trois quarts, et jusqu'en 1830, environ la moitié. Aujourd'hui, la population, qui a beaucoup augmenté, est urbaine et placée toute entière sous l'influence de la petite minorité qui peut s'occuper personnellement d'achats, de ventes, de commerce en un mot.

L'Angleterre ne produit plus de quoi se nourrir. Le commerce est devenu pour elle une nécessité vitale. Il faut qu'elle vende au dehors ce qu'elle produit et qu'elle achète ce qui se mange. La conséquence de cette situation c'est que l'esprit de commerce, qui n'est autre que l'esprit de lucre, l'esprit d'argent, tend à entrer dans toute la nation, et à identifier la richesse et la perfection. L'Angleterre a le respect de l'ordre, le respect de l'administration, le respect du système bancaire, le respect du Juif. Belloc a été député libéral, il a connu la vie parlementaire. Il en a eu la nausée et ne s'est plus représenté, en décembre 1910. Il estime que l'esprit commerçant a engendré une sorte de corruption générale de la vie politique anglaise. Les élections, pour lui, ne sont qu'une parade : tout est réglé d'avance Chez nous, ce sont les comités, formés d'obscurs mais tenaces militants, qui font tout. En Angleterre, selon Belloc, il n'y a pas de véritables partis politiques, mais une simple organisation qui amène au pouvoir, à tour de rôle, les chefs de partis. Mais les Anglais se montrent à la fois indulgents et fiers sur les scandales : indulgents, en ce qu'ils les regardent comme inévitables et donc pardonnables ; fiers, en ce que, par patriotisme, ils détestent en parler et préfèrent jeter le voile des fils de Noé sur tout ce qui peut rabaisser leur patrie devant l'étranger.

VIII

Nous ne terminerons pas cette Causerie sans avoir dit un mot, à la suite de l'*Illustration* du 25 juin, de lord Halifax, chef actuel du Foreign Office, et défenseur courageux de la paix dans le monde.

Il est, dit l'*Illustration*, « une des figures les plus curieuses et les plus attachantes des milieux politiques de l'Angleterre contemporaine. » On sait qu'il est, de tradition et par conviction personnelle intense, un *catholique* sans respect humain, mais un *catholique anglican*, sans se douter le moins du monde que ces deux termes jurent d'être ensemble. Il appartient à la Haute-Eglise, mais il nourrit, comme son vénéré père lord Halifax, mort en 1934, le grand rêve de la réunion des Eglises.

Le chef du Foreign Office a 57 ans (né en 1881). Il s'appela d'abord Edouard Wood, son nom patronymique, et fut ministre de l'Agriculture. En 1925, le premier ministre lui offrit le titre de vice-roi des Indes, poste difficile et dangereux. Avant d'accepter, il se plongea dans la prière, et ce ne fut qu'après avoir reçu de Dieu la réponse qu'il attendait qu'il donna son acquiescement. Il arriva à Bombay le Jeudi Saint. Sans la moindre hésitation, il décommanda toutes les réceptions officielles du lendemain, pour avoir la liberté de faire ses dévotions du Vendredi Saint à la cathédrale de Bombay. Il avait pris le titre de lord Irwin. Sa première démarche fut de rendre visite à Gandhi et de lui témoigner la plus parfaite courtoisie : toujours le *fair play* anglais Son administration aux Indes fut l'une des plus fécondes et des plus utiles. Il en fut récompensé par l'Ordre de la Jarretière. Mais après une année de repos, il rentra au ministère et il n'en est plus sorti. Il a présidé le *Board of Education* (ministère de l'Instruction publique), puis il a dirigé le ministère de la Guerre. Il a été lord du Sceau privé (ministre de la Justice), lord-président du Conseil, c'est-à-dire chargé de représenter le ministère à la Chambre des lords, dont il faisait partie depuis la mort de son père.

« Lord Halifax, dit l'*Illustration*, a les rares qualités du véritable grand seigneur. Il est la simplicité même, et tous ceux qui l'approchent rendent hommage au charme de ses manières, à sa droiture d'esprit et d'âme, à sa loyauté, à sa générosité. Cet homme aimable, modeste d'allure, parfois un peu timide, silencieux, discret, est loin d'être un faible.